

***Une difficile fin de moi d 'Ahmed Zitouni: sans-papiers,
grève de la faim et identité***

Monique Manoupoulos

Publié en 1998 par les éditions Le Cherche Midi, *Une difficile fin de moi* d'Ahmed Zitouni est une sorte d'essai-fiction. Essai, car le texte prend pour base un colloque sur la grève de la faim tenu en 1983 à l'Université d'Aix-Marseille III, et incorpore des extraits de ce dernier; fiction, car il fait participer les lecteurs à l'agonie d'un gréviste fictif de la faim. Ce texte qui offre comme vecteur des éléments d'actualité, puisque en exergue se trouve une dédicace aux "Africains de St.Bernard,"¹ contient également deux détails qui permettent de dépasser ce niveau établi dans la première partie de la dédicace pour atteindre une dimension hors de l'espace et du temps. En effet, d'une part le texte est dédié également aux "sans-papiers d'ici et d'ailleurs", et d'autre part le narrateur anonyme accomplit son geste par solidarité envers toute Humanité opprimée à travers le temps et l'espace. Il ouvre ainsi le concept au delà d'une question de pouvoir administratif en France--le lot des sans-papiers--bien que le prenant comme point d'appui, pour inclure tous les opprimés auxquels les pouvoirs quels qu'ils soient refusent une place en tant qu'êtres humains; et cela qu'ils aient des papiers d'identité, comme les immigrés légaux, ou non puisque tout étranger de faciès doit justifier de son existence lors de contrôles sporadiques.

A l'intérieur du texte, ces prémisses deviennent évidentes grâce aux diverses voix qui hantent le narrateur, que ce soit celle de son père, d'une sufragette anglaise, de membres de l'IRA, d'Agrippine l'Aînée, femme de Germanicus, ou d'une jeune femme dénommée Fathia, originaire du même village que le narrateur. Le but commun de la grève de la faim du narrateur et de toutes les voix qui l'accompagnent est l'affirmation d'identité en tant qu'être humain au coût de leur vie corporelle.

Effectivement, la description détaillée de la disparition progressive des divers organes du corps humain ainsi que les diverses allusions à d'autres

instances de sacrifices contribuent à un renversement identitaire paradoxal. Il s'agit en fait d'une réappropriation d'identité par le biais de l'annihilation du corps humain. Ce corps anonyme mourant connote tout ce qu'il y a d'humain dans la souffrance et d'inhumain dans les pouvoirs administratifs qui ne le reconnaissent pas comme tel. Les lecteurs, témoins de cette dégradation lente et douloureuse, sont mis dans la position de voyeur et en arrivent à se demander ce qui justifie toutes ces questions d'existence officielle alors qu'il n'y a rien de plus humain que la souffrance due à la perte d'identité corporelle. Cela fait penser que lors de toutes démarches administratives il est nécessaire de prouver que l'on est né quelque part et que l'on existe, comme si le fait d'être vivant ne suffisait pas, comme si l'existence n'était reconnue que sanctionnée par des papiers officiels. Ce besoin de preuve sur papier prend alors dimension de métaphore. Tout pouvoir central déshumanise et place ainsi les "sans-papiers" en marge, les rendant non-humains et par conséquent invisibles. Ces derniers tentent de se rehumaniser en prenant la place du pouvoir central, plaçant le pouvoir en marge puisque les invisibles se rendent alors visibles par le biais de leur humanité. Dans ce texte, l'existence et l'identité sont atteintes par leur inverse, c'est-à-dire une naissance à-rebours: la mort, à l'instar du jeu de mot dans le titre entre fin et faim (ou mort et vie).

Cette ré-humanisation se réalise en trois temps. Premièrement, les invisibles se rendent visibles en offrant leur grève de la faim en spectacle, une fois cela effectué, en un deuxième temps cette grève de la faim peut alors se transformer en affirmation d'identité. Finalement une fois ces deux mouvements établis peut alors se produire l'apothéose, c'est-à-dire le paradoxe de rétablissement d'identité donc d'humanité par l'annihilation du corps.

A cet effet, les lecteurs sont immédiatement placés en position de voyeurs avant même d'aborder le corpus du texte du narrateur grâce à l'angle donné par cette citation extraite d'*Un Artiste de la faim* de Kafka:

Alors, le 40ème jour, on ouvrait la porte de la cage enguirlandée de fleurs, un public enthousiaste emplissait l'amphithéâtre, une musique militaire jouait, deux médecins entraient dans la cage pour

pratiquer sur le jeûneur les mensurations nécessaires, on proclamait les résultats dans la salle au moyen d'un mégaphone et finalement, deux jeunes dames, heureuses d'avoir été désignées par le sort, se présentaient pour faire descendre au jeûneur les quelques marches de sa cage et l'emmener jusqu'à la petite table où un repas de malade, composé avec les plus grandes précautions, avait été servi. (11)

Ce positionnement des lecteurs en tant que voyeurs dès l'inception du texte permet d'établir un panoptisme renversé entre le pouvoir et le sans-pouvoir. De même que l'artiste de la faim cherche à affirmer son identité en exerçant un certain pouvoir sur le public qui le regarde/surveille, les opprimés/grévistes de la faim réapproprient l'identité qui leur est niée par le pouvoir en place en s'offrant en spectacle aux yeux de tous par un processus de panoptisme renversé. Ces opprimés sont placés en marge de la société par le pouvoir car gênants, afin d'être mieux déshumanisés et donc surveillés, tels un zoo humain (cf. la cage de Kafka); le meilleur exemple en est les HLM de banlieue dont la population est constamment sous surveillance non seulement de par leur position en périphérie des villes mais encore de par l'architecture, fenêtres donnant sur fenêtres--sans oublier bien sûr les rondes de police.

De même, le narrateur du texte oblige les lecteurs à assister au spectacle de la lente dégradation de son corps alors qu'il conserve la totale maîtrise de l'écriture, donc le véritable pouvoir. Il réapproprie ainsi pleinement son identité en tant qu'être humain par le biais de l'annihilation de son corps mais non pas de sa parole. Il se fait entendre au-delà de la vie, pouvoir suprême puisque sa voix ne peut plus être supprimée. Commence alors toute une série de renversements centre/marge entre les diverses parties de la narration, grâce aux jeux de placement des personnages par rapport au narrateur, des personnages entre eux, des personnages par rapport aux lecteurs, du narrateur par rapport aux lecteurs, du narrateur enfant par rapport au narrateur présent, du narrateur par rapport aux personnages.

Un des personnages qui occupe une place centrale à la fois dans la problématique du texte, dans la narration, et physiquement au centre d'un

village, est Fathia, une jeune Algérienne dont le souvenir hante constamment l'esprit du narrateur. Les raisons de sa grève de la faim ne sont jamais dévoilées ni explicitement ni implicitement. Nous supposons que cela s'est passé durant la guerre d'Algérie alors que le narrateur avait douze ans grâce à certaines allusions parsemées par ci par là, telles que cette allusion à une autre grève de la faim:

Comme si en refusant de manger, en bravant l'ordre
naturel des choses, mon père et tous les autres s'étaient
dépouillés de leur défroques de *bicots* et de *fellaghas*,
avant d'endosser celle de TERRORISTES. (72)

Nous savons simplement que le narrateur était lui-même témoin de la lente agonie de Fathia, au centre de la grande cour, lieu traditionnel de "débauche de nourriture" (18), renversement dans le renversement. De plus, la description de cette grande cour attire l'attention sur le fait qu'à la périphérie se trouvait également une bannière, une invisible--une veuve-- qui regardait les autres vivre de sa fenêtre:

S'éternise l'ombre d'une femme à la fenêtre, encore
jeune, la poitrine hérissée de regrets et le ventre
grouillant de protestations informulées. L'incarnation
du deuil lumineux (...). Aux invisibles murailles
de bannissement dressées à même la touffe. (...).
Les veuves de mon enfance et leurs cheveux défaits.
Leurs visages lacérés. Interdites de henné, de khôl, de
parfum, mais fleurant âcre le tumulte des sens. (19)

Nous avons ainsi positionnés stratégiquement Fathia au centre de la cour, marginalisée mais qui renverse le pouvoir de par sa position centrale en exposant sa dégradation aux yeux de tous; les veuves en position marginale mais également centrale puisque bien qu'elles soient bannies leur existence est révélée aux lecteurs; le narrateur enfant en position marginale lorsqu'il assiste à l'agonie de Fathia, le narrateur enfant en position centrale lorsqu'il